

UNE PLAISANTERIE  
QUI NE SEMBLE PAS PRÈS DE FINIR

Un rêve

Un arbre. Partir d'un arbre à deux troncs qui se séparent, dont l'un pointe vers le mont Bukhan au Nord, l'autre vers le fleuve Han au Sud. Depuis ce jour-là, j'ai longtemps pensé à ces ruelles où, côte à côte, elle et moi nous avons marché comme des enfants perdus, et à tout ce que j'y avais vu. C'était au travail, devant l'ascenseur, en fixant les numéros des étages qui montaient ou descendaient. Ou bien au parc, à l'heure du jogging matinal, en renouant mon lacet défait, le pied posé contre un banc. Ruelles sombres, humides et tortueuses comme des entrailles d'animaux restés plusieurs jours sans manger, ruelles désertes aussi, et jamais barrées, débouchant toujours quelque part. De temps à autre, comme quand des flacons de nuages formés de l'ombre du soir frôlent le croissant de la lune. Je pensai à ces choses comme, sous l'uniforme en sueur, la peau fine des lycéennes au niveau des clavicules, quand elles se hâtent de monter la côte qui mène à la bibliothèque Jeongdok ; ou face au mur de l'hôpital militaire à Séoul, le front plissé des soldats quand ils découvraient au soleil une radiographie à moitié sortie de son enveloppe ; ou bien encore la large jupe à fleurs d'une grand-mère rencontrée à l'angle du mur en torchis d'une ancienne résidence de Yun Boseon<sup>1</sup>, patri-moine municipal de Séoul n° 27, qui avait dit en la voyant, un grand sourire aux lèvres : « C'est vous la jeune mariée qui devez venir visiter la chambre ? » Comme lorsque désœuvrés, nous étalions parfois nos ongles devant les yeux et passions un long moment à les examiner.

C'était un mois de juin, plus exactement à la mi-juin ; le vent humide pénétrait les plus infimes brèches de la conversation. Au moment où nous avons commencé à descendre le boulevard Yulgok

en suivant la grande avenue de Gahoe-dong, la conversation que nous entretenions tant bien que mal en nous questionnant sur nos vies respectives s'était inopinément interrompue, sans que nous sachions trop pourquoi. Derrière nos cœurs brisés, la discussion avait eu du mal à se remettre en route. Nous avions continué en direction du carrefour de Jae-dong, regardant tour à tour des érables palmés, des cornouillers et des cerisiers à larges fleurs qui risquaient leurs cimes émoussées par-dessus le mur de la Cour constitutionnelle, et celui-ci avait manifestement pris le teint du ciel sombre et couvert qui présageait l'imminence de la saison des pluies. C'est alors qu'elle me demanda brusquement, d'une voix fiévreuse : « Tu parles toujours seul ? » J'étais un employé de trente-trois ans qu'on ne pouvait pas ne pas dire ordinaire, mais qu'on ne pouvait pas non plus dire ordinaire, et je pensais parfois que ma vie avait pris un bien mauvais tournant à un moment donné ; toutefois jusqu'à aujourd'hui je ne m'étais jamais demandé si j'étais de ceux qui parlaient seuls ou pas. Et voilà qu'elle, elle se souvenait de moi comme de quelqu'un qui parlait seul. Je lui demandai alors comment je faisais quand je parlais seul ; elle me répondit après un moment de réflexion : « Tu tournes le dos ». Je ne sais pas pourquoi, mais à cette réponse une grande tristesse m'envahit. Tant pour elle que pour moi. Elle ajouta ensuite que je lui étais apparu en rêve quelques jours auparavant. Un rêve où je rabâchais quelque chose pour moi seul en lui tournant le dos ? « Enfin, c'est un peu gênant de te le dire en face, mais dans le rêve c'était plutôt agréable... ou bien, comment dire ? », marmonna-t-elle, avant de se mettre à glousser dans son coin. Ce n'était pas que je ne compris ; néanmoins j'avais l'impression d'avoir affaire à une maison en attente de reconstruction. Il m'aurait fallu l'examiner de près pour dire exactement ce qui me donnait cette impression, mais à la regarder même furtivement je ne pouvais m'arracher à l'idée qu'elle était anormale. Je marchais alors à sa gauche et je m'arrêtai pour changer de côté. Du côté droit, son visage m'était plus familier. C'est de ce côté que je l'avais toujours regardée en m'endormant. Je toussotai à deux reprises, et je lui répondis que, pour ma part, je ne rêvais presque pas ces temps-ci. Au demeurant, il ne me semblait pas que j'eusse jamais parlé seul. C'est ce que j'ajoutai.

Puis, comme je lorgnai son profil droit qui oscillait au rythme de ses pas, la lumière d'une liseuse d'autocar que nous avions pris

ensemble une nuit au retour du mont Byeon me revint en mémoire. Cette fois-là également, je m'étais retrouvé assis à sa droite. La loupiote orangée dardait une pastille de lumière sur son ventre, qu'elle avait recouvert de mon blouson. Nous parlions des rires que nous avaient tirés, sur le chemin de la cascade Jikso, les noms cocasses des arbres sur les étiquettes apposées dessus : le « Quang-quang », les « Épines de tigre », ou la « Taie d'oreiller de corneille<sup>2</sup> », etc. Si nous continuons, nous risquons de revoir en rêve ces arbres aux noms si bizarres, avait-elle fini par dire, avant d'ajouter qu'elle n'avait jamais fait de rêve qui ressemblât à un rêve. Cela signifiait qu'elle n'avait jamais rêvé qu'elle s'élançait vers le ciel, un vendredi soir, en faisant un signe de la main à quelques employés ébahis aux yeux écarquillés, ou bien échangeait des baisers indifférents avec un homme à la poitrine trouée. La réalité, avait-elle juste murmuré, se poursuivait souvent dans ses rêves. Si bien qu'il lui arrivait de ne plus savoir où était le réel et où était l'irréel. Le fait est qu'après avoir couru avec moi toute la journée, elle ne cessa d'agiter les pieds dans son sommeil, et comme nous avions arrosé la soirée, elle continua toute la nuit à trinquer en rêve avec moi, au point qu'elle finit par avoir mal au poignet. Tu rêves encore, lui dis-je en riant. Puis je murmurai : dans ton rêve j'ai pris l'autocar avec toi. Mais cela la fit tiquer, avec l'air de dire que je racontais des insanités. Sans doute m'imaginai-je encore, à cette époque, ayant le pouvoir de me glisser jusque dans ses rêves. À supposer que la réalité puisse se poursuivre telle quelle en songe. Mais même l'amour ne m'y donna pas accès. Quand elle m'avait vu fixer des yeux le faisceau de lumière projeté sur son ventre, elle m'avait dit avoir sommeil et, soulevant légèrement son corps, avait éteint la lumière. Il ne restait çà et là dans le bus que quelques liseuses allumées, des veilleuses répandant à intervalles réguliers un doux halo rouge, bleu et jaune, des chuchotements et des quintes de toux. Quelques jours après, je lui avais demandé sa main. Cette idée m'avait semblé la rendre heureuse.

Arrivés au bas du carrefour de Jae-dong, nous restâmes un moment debout à fumer ensemble, avec les passants qui nous regardaient de travers. La cigarette à la bouche, nous regardions chacun de notre côté. Elle vers le Centre Culturel Japonais, moi vers le Commissariat de Police de Jongno. J'étais sur le point de l'interroger de nouveau sur le rêve qu'elle avait fait, mais elle reprit son chemin

vers le Lycée de jeunes filles de Pung-mun. Nous étions samedi. Je m'étais rendu à mon travail en tenue décontractée, avec une simple chemise à rayures rouges. J'avais appris dans la matinée que le père d'un de mes amis était décédé. J'avais donc décidé de rentrer à la maison pour me changer, et c'est alors que je l'avais aperçue tout à fait par hasard, dans le métro. J'avais somnolé un bon moment sur mon siège, puis à la station Jongno 3-ga, ouvrant soudain les yeux, je l'avais trouvée assise en face de moi comme dans une farce. Vraiment comme dans une farce. C'est un drôle de mot. Mais je ne peux pas expliquer ça autrement. Car elle aurait dû se trouver aux États-Unis. Nous nous regardâmes. Quelque chose comme trois secondes. Et elle allait justement éviter mon regard quand je lui fis signe que je l'avais reconnue. Je ne sais toujours pas si j'ai bien fait ou non. Peut-être le saurai-je si je vis encore quelque six cents ans et que je deviens une merveille de la nature avec panneau d'informations de quelques lignes pour résumer toute ma vie. Mais nos relations en étaient alors à un point où il eût été oiseux de se donner rendez-vous pour se voir. Avec ce geste, j'avais simplement pensé profiter de l'occasion pour échanger des nouvelles avec elle. Et c'est ainsi que, le cœur indécis, nous étions descendus à la station Anguk. *La Chanson de Lara* emplissait toute la station. Là, au lieu de se diriger du côté d'Insa-dong où abondent les cafés, elle avait pris le passage entre Songhyeon-dong et Anguk-dong sans demander son chemin. J'avais d'abord pensé qu'elle se dirigeait vers le café du Centre d'Art de Seonjae, où nous étions entrés quelquefois. Mais elle avait poursuivi sa marche après que nous eûmes bredouillé un vague salut. Nous n'avions pas trouvé beaucoup de mots. Il ne pouvait guère en être autrement. Vivre séparés n'avait pas apporté un grand changement dans nos vies respectives. Et puis, même s'il s'était passé quelque chose, nous n'en étions plus à tout nous raconter. L'envie qui me prit de l'inviter à entrer dans le premier café venu, je la réprimai bien vite car il me sembla une fois engagé dans la marche, que nous n'avions pas grand-chose à nous dire qui nécessiterait qu'on s'installât face à face dans un café. Et pendant ce temps, les rayures rouges de ma chemise avaient dû s'imprégner de la sueur que je sentais dans mon dos et virer au pourpre. La distance qui, en passant par Anguk-dong et Hwa-dong, séparait Songhyeon-dong de Jae-dong suffisait en somme largement à nourrir la conversation avec une ex-

femme rencontrée par hasard après un an de séparation. J'avais l'intention de la quitter quelque part vers le carrefour de Jae-dong. C'est ce que j'avais voulu signifier en allumant une cigarette. Mais voilà qu'elle venait de m'en demander une à son tour. J'étais quelque peu décontenancé. Elle qui ne supportait pas l'odeur des cigarettes ! Mais ma confusion redoubla après la cigarette. Car elle retourna sur ses pas en suivant le boulevard Yulgok et commença à remonter le passage entre Songhyeon-dong et Anguk-dong. Ce jour-là, nous empruntâmes deux fois le même chemin.

Après quoi, pendant quelques jours, je repensai au rêve qu'elle m'avait dit avoir fait. Quand nous vivions ensemble aussi, elle avait pris l'habitude de me raconter ses rêves nocturnes. Dans ces instants, son regard attendait quelque chose ou bien il se remplissait d'angoisse. Mais j'étais de ces hommes qui oublient les rêves ou ce qui leur ressemble dès qu'ils ouvrent le quotidien du matin. Aussi, écouter les siens avait été amusant au début, mais bientôt cela n'avait plus éveillé chez moi aucun intérêt. Et puis un jour, je cherchai à déchiffrer vraiment son rêve. Une pluie lourde qui balayait tout par vagues bouchait le ciel de Séoul. Tout était sombre. Après une matinée entière où mon cœur s'était laissé bercer par le bruit de la pluie, je quittai mon poste à l'heure du déjeuner pour me rendre au magasin de cartes et plans Jung-ang juste devant la Mairie de quartier de Jongno. Tout trempé, je sentais la moiteur peser sur moi. Lorsque je poussai la porte pour entrer, un homme d'un certain âge qui se tenait derrière le comptoir me lorgna d'un regard soutenu. Je repliai mon parapluie que je posai dans un coin, puis je m'approchai pour lui demander s'il avait un plan des quartiers nord de Séoul. L'homme me demanda quelle partie nord m'intéressait. Je réfléchis un instant puis lui demandai de me donner un plan où apparaîtraient Anguk-dong, Hwa-dong, Gahoe-dong et Jae-dong. L'homme me demanda encore si je voulais un plan topographique ou cadastral. J'hésitai un instant puis demandai un plan cadastral. Il se dirigea alors sans hésiter vers une partie du magasin où les plans de quartiers remplissaient des étagères, en prit un et l'enroula avec dextérité. Pendant ce temps, j'examinai le lieu. Le plafond était haut et l'intérieur sombre. Dans un coin, une jeune fille inscrivait des chiffres sur un livre de comptes tout en tapant sur une calculette. Je promenai mon regard sur des plans posés à même le comptoir, dont un en relief de la péninsule

coréenne, des circuits montagnards du mont Halla, etc. Enfin l'homme me tendit le plan demandé en disant : « C'est quand on n'attend plus que ça se termine. » Je lui lançai un regard ébahi. Il me dit en souriant : « Vous veniez de demander quand la saison des pluies s'arrêterait, n'est-ce pas ? » Je hochai la tête, puis sortis en ouvrant le parapluie, mon plan sous le bras.

J'examinai les environs du magasin de Jung-ang et courus vers un café situé à l'étage. En me voyant grimper l'escalier, une femme qui sortait du café y rentra hâtivement. C'était la patronne. Je m'installai dans un coin et commandai une bière. Puis je lui demandai si ce n'était pas l'ancien emplacement du café « De l'arbre d'hiver à l'arbre de printemps ». Elle était repartie vers la cuisine sans même m'avoir ouvert la carte qu'elle avait apportée et n'ayant peut-être même pas entendu ma question. Sa démarche paraissait instable. Lorsqu'elle m'apporta la bière, je lui demandai de me prêter un stylo en élevant légèrement la voix. Le tenant à la main, je dépliai sur la table le plan au 5/1000 de la partie nord de Jong-no et suivis précisément avec la pointe les rues que nous avions parcourues ensemble. Tantôt en sinuant, tantôt en ligne droite, nous avions déambulé par des ruelles qui ressemblaient à première vue à des impasses mais qui, lorsqu'on marchait sans réflexion, débouchaient sur d'autres, virage après virage. Cependant, les lignes noires que je traçai finissant par s'empiler et s'enchevêtrer dans ma mémoire, jusqu'à devenir impossibles à dessiner exactement, le temps que nous avons passé ensemble ce jour-là ne fut bientôt plus qu'un parcours tortueux et quelque peu inextricable, ou plutôt incompréhensible. Bien sûr, ce que je n'arrive pas à comprendre dans ma vie ne se résume pas à une ou deux choses. Mais il me sembla alors que rien n'était plus difficile à saisir que la trajectoire que nous avons suivie, que j'avais dessinée, mais que je n'étais finalement pas parvenu à retracer complètement. Je réfléchissais en regardant les innombrables chiffres inscrits sur le plan. Nous avons commencé à déambuler à partir du 175 d'Anguk-dong. C'est à peu près au moment où nous avons passé le 12, Gahoe-dong, que notre conversation s'était arrêtée. C'est au moment où nous étions passés devant la Cour constitutionnelle, 83, Jae-dong, qu'elle avait parlé de son rêve et c'est quand nous avions cheminé du 8 au 9, Anguk-dong, que nous avons rencontré dans des circonstances si singulières la grand-mère qui l'avait prise pour une jeune

mariée désireuse de visiter la chambre à louer. Néanmoins, je ne pus savoir exactement où elle avait fini par pleurer. J'essayai à plusieurs reprises de trouver l'endroit précis mais je n'y parvins pas. Alors, je me mis à méditer. Y avait-il même un sens à ce trajet ? Je regardai un bon moment pour trouver la réponse, et j'arrivai à une conclusion peu logique. Elle m'avait entraîné à tourner autour d'un arbre qui se trouvait au centre exact de notre itinéraire. Un arbre à deux troncs qui se séparent, dont l'un pointait vers le mont Bukhan au Nord, l'autre vers le fleuve Han au Sud. Il était à peu près impossible que ce soit volontaire. Elle ne pouvait pas connaître cet arbre. C'était un hasard sans doute. Pourtant, la seule chose sûre que je pus dépister grâce au plan était celle-ci : cet après-midi-là, un arbre marquait le cœur exact de notre itinéraire. Voilà pourquoi, pendant toute la saison des pluies, à chaque moment de libre que j'avais, je suivais les lignes sur le plan que j'avais accroché au mur. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » « Je regarde pour comprendre. » Les nuits où je rentrais soûl, je m'allongeais seul sur le lit et m'abandonnais à ce jeu de questions-réponses. Contrairement à ce que je pensais, j'avais continué à parler seul.